ÉTUDES TRADITIONNELLES

Directeur Littéraire :

MICHEL VÂLSAN

73e ANNÉE NOVEMBRE - DÉCEMBRE 1972 N° 434

IMAGES D'ISLAM

(*suite*) (*)

Une certaine mise au point au sujet du Soufisme pourrait trouver sa place ici : on a prétendu, avec une assurance quelque peu surprenante, que le Soufisme originel ne connaissait que la crainte ; que le Soufisme d'amour est plus tardif, et plus tardif encore celui de gnose ; et on n'a pas manqué de présenter cette succession comme une évolution dont on a attribué les phases à des influences étrangères. En réalité, ce déroulement en trois phases est une projection cyclique normale des virtualités spirituelles de l'Islam ; ce qui en principe est de l'ordre le plus élevé, doit se manifester — au point de vue de l'accentuation générale — en dernier lieu, ce qui peut évidemment donner l'illusion d'un progrès quand on ignore les raisons profondes du phénomène, et qu'on ignore également que les trois éléments — crainte, amour, connaissance — existaient nécessairement dès l'origine, et avant tout dans la personne même du Prophète, comme l'atteste le Koran et la Sounna, et sans quoi ils n'auraient pas pu s'épanouir plus tard sous des formes spécifiques de doctrine et de méthode.

Il y a là deux mouvements parallèles compensatoires : d'une part, la collectivité déchoit à mesure qu'elle s'éloigne de l'origine ; mais d'autre part, sans que de toute évidence il y ait une augmentation globale de la spiritualité, il y a des floraisons successives dans l'ordre ascendant que nous avons décrit, en ce sens que les valeurs implicites de l'origine se déploient dans l'ordre doctrinal et deviennent explicites, si bien qu'on pourrait dire qu'il y a une sorte d'épanouissement progressif compensatoire dans le

---

(*) Voir *E.T.* de juillet-août et septembre-octobre 1972.

cadre même de la déchéance générale. C'est là un phénomène qu'on peut observer dans tous les cycles religieux, notamment aussi dans celui du Bouddhisme (1) ; et c'est pour cela que surgissent dans le sein de chaque religion des « rénovateurs » (*mujaddid*), qui sont des « prophètes » dans un sens dérivé et secondaire (2). Dans l'Islam, Râbi'ah Adawîyah, Dhû-Nûn El-Micrî, Niffârî, Ghazzâlî, Abdel-Qâdir El-Gîlânî, Ibn Arabî, l'Imâm Shâdhilî, Rûmî sont du nombre.

Une raison paradoxale du phénomène est que l'éclosion ouverte de la perspective d'amour présuppose un milieu humain forgé par la perspective de crainte (3), et que l'éclosion de la perspective de gnose présuppose un milieu pétri par celle d'amour. C'est-à-dire qu'une religion doit avoir le temps de former son humanité pour pouvoir y projeter, à la faveur de cette ambiance, telles accentuations spirituelles ;

---

(1) Un demi-millénaire après le Bouddha, la tradition risquait sinon de s'éteindre, du moins de se réduire de plus en plus à une communauté monastique sans rayonnement mondial possible ; tous les efforts convergeaient sur le *Pratyêka-Buddha*, le contemplatif silencieux et isolé. C'est alors qu'intervint le *Mahâyâna* avec son idéal du *Bodhisattwa*, personnification non seulement de détachement héroïque mais aussi de miséricorde agissante. Faisons remarquer à cette occasion que la « pitié » bouddhique signifie que la Connaissance totale implique essentiellement, non telle activité extérieure sans doute, mais la conscience participative d'une dimension de l'Etre, à savoir la Beauté ou la Bonté ; laquelle est précisément un aspect de la divine Essence, selon Ibn Arabî.

(2) Ce serait une fort mauvaise plaisanterie que de les assimiler aux « réformateurs », dont la fonction est exactement inverse. Nous avons entendu dire que, si saint François d'Assise n'était pas venu, le Christ aurait dû revenir, formulation symbolique qui suggère bien la fonction dont il s'agit.

(3) Pour des raisons auxquelles nous avons déjà fait allusion, on ne saurait objecter ici que beaucoup d'*ahâdîth* traitent de l'Amour et que celui-ci ne pouvait guère être absent à l'origine de l'Islam. L'Amour n'entre pas explicitement dans les postulats du Soufisme originel, lequel se fonde — nous l'avons dit — sur la « conversion » (*tawbah* agissante) et sur le parcours des « stations » (*maqâmât*). « L'Islam est la religion de l'Amour », a dit Ibn Arabî ; quant au résultat, oui, mais non quant aux prémisses générales ; oui quant à l'essence, non quant aux postulats méthodiques. Le « Vin » (*khamr*) et la « Nuit » (*Laylá*), ou l'ivresse contemplative et la féminité intérieure et quasi divine, n'interviennent que dans l'ésotérisme.

le cas est tout à fait semblable pour l'art sacré ou pour la liturgie en général.

Le ternaire soufique « crainte » (*makhâfah*), « amour » (*mahabbah*) et « connaissance » (*ma'rifah*) se manifeste, à l'échelle du Monothéisme intégral, respectivement sous les formes des trois religions sémitiques, chacune comportant à son tour et à sa manière, avec plus ou moins d'accentuation, les trois modes dont il s'agit. Le Christianisme commence avec les rudes Pères du désert ; il refleurit plus doucement, sous le signe de la Vierge-Mère, au Moyen Age, pour donner lieu, mais d'une façon assez précaire puisqu'il met tout l'accent sur la charité, à des manifestations de gnose, discernables — à divers degrés — notamment chez les mystiques rhénans et dans la scolastique, sans oublier les théosophes allemands — dans une sorte d'exil traditionnel — et d'autres groupes plus ou moins isolés.

Dans le Judaïsme non plus, le temps des Psaumes et du Cantique des Cantiques ne pouvait être celui du Pentateuque, et les Cabalistes ne pouvaient se manifester ou s'épanouir avant le Moyen Age (1). Et rappelons dans ce contexte que le Judaïsme, qui met l'accent sur le rapport entre Dieu et Israël, est globalement une perspective de foi et de crainte ; la crainte de Dieu encadre les perspectives d'amour et de connaissance, lesquelles ne sauraient être absentes (2), l'amour étant ici étroitement solidaire de l'espérance.

Le Christianisme de son côté met l'accent, non *a priori* sur la Nature divine, mais sur la Manifestation divine et rédemptrice ; c'est une perspective d'amour, qui encadre à sa manière celle de crainte et celle de gnose. L'Islam enfin met l'accent sur la divine Unité et sur les conséquences humaines de celle-ci ; il représente une perspective de foi et de connaissance, la crainte et l'amour étant ici fonction de la foi. Nous rappelons ici ces choses, non pour

(1) Philon d'Alexandrie fut un platonicien, non un cabaliste.

(2) De telles quasi-définitions sont à la fois exactes et approximatives, car il n'est guère possible de faire justice à toutes les nuances en peu de mots.

définir une fois de plus les perspectives, mais pour souligner qu'elles se contiennent mutuellement.

***

La quintessence du Chiisme est l'imâmisme : le Logos, au lieu de s'humaniser dans le seul Prophète, se manifeste également, en se réfractant si l'on veut, dans les douze Imâms, à commencer par Alî. L'Intellect pur, qui est immanent au cœur de tout homme mais ne s'actualise que chez les sages et les saints (1), à divers degrés et selon divers modes, — cet Intellect en soi infaillible est un rayon du divin Logos ; or comme ce Logos s'est humanisé non seulement dans le Prophète mais aussi dans les Imâms, l'Intellect humain relève pratiquement de ceux-ci au point de vue chiite. Point de sagesse ni de sainteté sans la grâce de l'Imâm, fût-il « caché » ; connaître Dieu, c'est le connaître par l'Imâm, puisque toute connaissance spirituelle vient de l'Intellect. C'est une façon de penser en quelque sorte chrétienne, ou du moins christianisante (2), qu'on est surpris de voir surgir en climat musulman ; métaphysiquement, c'est une perspective possible, — sans quoi il y aurait hérésie intrinsèque, — mais ce n'est pas une perspective nécessaire, d'où l'opposition des Sunnites (3). Sui-

---

(1) Selon le sentiment commun, le premier terme accentue la perfection intellective, et le second, la perfection volitive.

(2) « Sans moi vous ne pouvez rien faire », dit le Christ-Logos, et aussi : « Qui n'assemble pas avec moi, disperse. »

(3) L'imâmisme justifie sa conception étroitement systématique du « cycle de sainteté » (*walâyah*) par une interprétation rétrospective concordante du « cycle de prophétie » (*nubuwwah*), mais en réalité, la liberté ou discontinuité de ce dernier est en faveur de la conception sunnite du « Pôle », laquelle précisément n'a rien de dynastique. Au demeurant, comment peut-on attribuer à toute une dynastie — celle des Imâms alides — des perfections ou des talents aussi divers que la sainteté personnelle, l'intellectualité métaphysicienne et la capacité politique ? D'autant que la nature des choses ne fournit aucun motif pour un cumul aussi exorbitant, et que l'Histoire est loin de le corroborer. Signalons à ce propos les divergences au sujet de la personne de l'Imâm, divergences d'autant plus étonnantes, pour dire le moins, que la connaissance de l'Imâm de l'époque est censée être une condition du salut.

vant les points de vue, on peut soit assimiler les Imâms au Logos soit au contraire les en distinguer, exactement comme on peut soit assimiler le Principe créateur à l'Absolu soit l'en distinguer, suivant l'emplacement de la ligne de démarcation entre l'Absolu et le Relatif, ou suivant qu'on adopte soit le point de vue créationniste — « Dieu et le monde » — soit le discernement advaïtin entre *Atmâ* et *Mâyâ*.

La grandeur particulière des Imâms, y compris éminemment Fâtimah, réside dans la conjugaison de leur substance pour ainsi dire céleste avec leur sainteté personnelle, effective celle-ci jusqu'au douzième Imâm, qui se retira des hommes et qui est censé réapparaître comme Mahdi à la fin du monde. Mais cette conjugaison, dont on voit un autre exemple dans la caste brahmanique primitive, issue des *Rishis*, et un autre chez les premiers empereurs du Japon, issus de Jimmu Tennô, — cette conjugaison, disons-nous, ne saurait signifier que la sainteté ne puisse s'actualiser en dehors de la lignée avatârique ; les Imâms s'identifient au Logos, mais celui-ci ne s'identifie pas aux Imâms (1). Et nous ajouterons que, si l'existence même du Chiisme prouve la grandeur particulière de la « Maison du Prophète », la perspective sunnite, ou l'existence ou l'importance même de cette perspective, indique au contraire la relativité et les limites de l'imâmisme.

Du fait que les Chiites ont accentué à leur manière certaines idées ou réalités de l'Islam primitif ou de l'Islam tout court, il ne s'ensuit pas que ces idées ou réalités appartiennent au seul Chiisme, et que tous ceux qui les admettent les lui doivent ou soient même ouvertement ou clandestinement des Chiites. A un point de vue plus général, mais connexe, nous dirons que les saints ont certes le droit de penser et de parler au gré de leur vocation et dans le cadre de leur milieu confessionnel, mais leurs enseignements ne doivent pas nous faire perdre de vue que toute la sapience islamique découle de la *Sha-*

(1) De même qu'on peut admettre que Jésus est Dieu, mais non que Dieu soit Jésus. — A noter que pour les Nusaïris, les Alî-Ilahîs, les Bektashis et d'autres, Alî est Dieu se voilant sous une apparence humaine ; on peut se demander quelles sont les motivations pour de telles outrances.

hâdah et de quelques *ayât* et *ahâdîth* qui en explicitent ou précisent les intentions essentielles, sous le rapport de l'union aussi bien que sous celui du discernement (1).

Qu'un Fondateur de religion clôt toujours un cycle de prophétie (*nubuwwah*) et ouvre toujours un cycle de sainteté (*walâyah*), c'est une évidence ; et c'est une évidence également que dans le cas particulier de l'Islam, le « Pôle » de la sainteté coïncidait à l'origine et pendant plusieurs générations avec un membre de la Famille du Prophète (2). L'originalité du Chiisme, c'est d'avoir vu dans cette évidente coïncidence un principe, et d'être allé jusqu'à mettre l'Imâm alide à la place de l'Intellect, de la sainteté, donc de l'intelligence ou de la vertu tout court (3).

(1) Quand on a de l'ésotérisme ou de la gnose une notion rigoureuse, donc fondée sur la nature des choses, on ne peut se défendre d'un certain malaise en songeant que les paroles des Imâms, lesquelles sont censées être les seules sources d'ésotérisme, ont donné lieu à des compilations volumineuses et exigeant à leur tour des volumes de commentaires. Une des divergences cruciales entre Sunnites et Chiites, c'est que pour les premiers l'apostolicité ne revient qu'aux paroles du Prophète, — il y en a des milliers, — tandis que pour les Chiites elle s'étend jusqu'au dernier Imâm, vers la fin du IXe siècle, donc plus de trois siècles après Mohammed ; c'est un peu comme si on ajoutait tous les Pères de l'Eglise au Nouveau Testament. On comprendra mieux le sens de ces remarques en tenant compte du caractère subjectif, empirique, émotionnel, inspirationniste, prophétisant, voire politisant d'un certain ésotérisme, fondé avant tout sur l'herméneutique (*ta'wil*) et l'eschatologie ; dans ce secteur, on est loin de l'*Adwaita Vedânta*, et tout autant de la métaphysique cristalline de la *Shahâdah* et du *Dhikr*. Ajoutons que le Chiisme possède également cette métaphysique concise et directe, dans la poésie mystique notamment.

(2) Selon un *hadîth*, Alî est à Mohammed ce que Aaron est à Moïse ; à la caste des *kohanîm* dans le Judaïsme correspond celle des chérifs dans l'Islamisme, au point de vue de l'hérédité prophétique tout au moins. Les Shâdhilites admettent, non seulement que le « Pôle » n'est pas forcément un chérif, mais aussi que, selon une promesse divine faite à leur fondateur, il est toujours un membre de leur *Tarîqah*.

(3) Hassan El-Baçrî et Ibn Sîrîn, jeunes contemporains d'Alî et grandes étoiles au firmament du Soufisme naissant, furent notoirement sunnites : ils blâmaient certains comportements d'Alî et acceptaient sans hésiter le califat d'Abû Bakr et d'Omar et, avec de sérieuses critiques mais en se résignant,

Et ce phénomène d'extrême stylisation plus ou moins extrinsèque à partir d'une intention spirituelle à la fois ardente et ésotérisante, nous permet de rappeler une fois de plus une doctrine de première importance, à savoir : de même que l'idée védantine de *Mâyâ* — l'« Illusion universelle » — est indispensable en métaphysique intégrale, de même on ne sausaurait se dispenser de l'idée mahâyânique d'*Upâyâ* — le « Symbole libérateur » — en science religieuse ; ce qu'est *Mâyâ*-Illusion à *Atmâ*-Réalité, l'*Upâyâ*-Symbolisme l'est à *Prajnâ*-Vérité ; *Mâyâ* ou *Upâyâ* est le développement formel — illusoire en tant qu'accidence — du principe *Atmâ*, la première en mode ontologique et le second en mode spirituel. Ce qui revient à dire que la coagulation religieuse de la Vérité pure ne va pas sans une limitation qui entraîne *ipso facto* des éliminations formelles : le revêtement exotérique d'une position spirituelle a donc un certain droit de faire table rase avec des concepts ou des faits étrangers à sa perspective particulière, ou à ses besoins particuliers, et sous ce rapport le Chiisme peut rejeter, extrinsèquement et symboliquement, certains personnages vénérables au même titre que l'Islam rejette le mystère christique ou que le Christianisme rejette la pérennité de la Thora, ou que le Bouddhisme refuse le Véda ; ou que le Mâhâyâna blâme le *Pratyêka-Buddha*, ou que Nichiren anathématise Hônen et Shinran, ou que les grands *bhaktas* vichnouïtes — Râmânuja, Madhva, Nimbârka, Vallabba — condamment le *Vedânta* shankarien (1),

---

celui des Ommeyyades, tout en excusant du reste Othmân ; attitude qui serait inconcevable de la part de saints de cette époque si la vérité et le droit avaient été le monopole des imâmistes. Tout ceci est d'autant plus significatif que la généalogie initiatique des Soufis rattache Hassan El-Baçrî à Alî lui-même, ce qui indique, sinon forcément un lien initiatique direct, — bien que nous ne voyions pas pourquoi ce lien ait été mis en doute, — du moins un rapport spirituel particulier et typique.

(1) Pour les partisans de Madhva, Shankara est l'incarnation d'un démon ; son nom, qui signifie « salvateur », devient pour eux *Sankara*, « bâtard ». Les partisans de Shankara en font autant en sens inverse, en déclarant que Mâdhva fut un bâtard de parents indignes qui se donna pour mission de falsifier le *Vedânta*.

et ainsi de suite. Les modes d'ostracisme exotérique peuvent être fort divers qualitativement et quantitativement, mais le principe compensatoire reste le même ; et bénéficie de ce principe, non l'hérésie intrinsèque bien entendu, mais toute religion ou confession sauvegardant, d'une part l'accès à l'idée de l'Absolu et d'autre part l'accès à la sainteté plénière, ce que précisément ne fait jamais l'hérésie en soi.

Nul ne conteste que Dieu puisse sacrifier des possibilités de bonté aux exigences de la Vérité, sans quoi il n'y aurait pas de Justice ; mais il faut admettre également — bien qu'il n'y ait là point de symétrie — que Dieu puisse sacrifier des vérités secondaires aux impératifs de l'Amour salvateur, lequel s'identifie nécessairement à la divine Vérité. Ceci revient à dire que la vérité secondaire cesse pratiquement d'être vérité dès lors qu'elle se trouve éliminée en fonction d'une vérité essentielle, exactement comme une lampe cesse d'être lumière en présence du Soleil et qu'elle cause même de l'obscurité par l'ombre qu'elle projette alors ; c'est dire aussi que l'erreur en tant que telle ne saurait être du côté de Dieu, qu'elle est au contraire préfigurée — si elle intervient extrinsèquement dans un symbolisme traditionnel — dans la structure même du réceptacle humain (2). Dieu ne donne jamais moins qu'il ne promet, il n'enlève rien de positif sans le compenser, ou sans le rendre sur un plan supérieur ; par conséquent, les erreurs — toujours extrinsèques —

---

(2) Quand les Ecritures disent que le soleil se lève, se meut, se couche, elles ne mentent pas, bien qu'au point de vue des faits le soleil soit immobile par rapport à son système planétaire ; elles emploient simplement le langage de l'apparence terrestre. Il en va de même dans l'ordre des faits humains englobés dans les perspectives sacrées ; tout élément formel est soumis à la relativité des « aspects » et des « points de vue », seule l'Intention divine, faite de Vérité intrinsèque et d'Attraction libératrice, est immuable. « Elie est venu » a dit le Christ en pensant à saint Jean-Baptiste, alors que celui-ci avait nié être Elie ; il est vrai que le Christ n'envisage que la fonction et non la personne tandis que le Précurseur au contraire parle de sa personne et non de sa fonction, mais l'expression indirecte et elliptique de Jésus n'en montre pas moins la liberté que peut prendre le langage prophétique avec les faits quand une vérité de principe est en jeu.

des religions, ou des confessions en soi orthodoxes (1), coïncident nécessairement avec des vérités spirituelles au moins négatives (2).

Quelles que puissent être les divergences entre les confessions musulmanes, la métaphysique de l'Unité et de l'Union domine l'horizon entier de la pensée tant chiite que sunnite ; et en fin de compte, le Musulman est orthodoxe dans la mesure où il s'identifie à la thèse fondamentale de l'Islam et en assume toutes les conséquences. Sur cette base, nous dirons que l'orthodoxie quintessentielle, c'est la sainteté qui combine ou dépasse dans la pureté de son expérience toutes les vérités partielles.

***

Ce qui, vu du dehors, apparaît dans l'Islam comme une impardonnable contradiction, c'est le contraste entre le style du Prophète et la revendication de précellence dans la hiérarchie des messagers religieux ou même simplement des créatures. Le totalitarisme propre à toute religion oblige l'Islam à identifier le seul Mohammed au Logos total, les autres Prophètes ne pouvant dans ce cas que représenter des fonctions particulières de ce même Logos ; mais comme le Prophète de l'Islam n'a pas le droit d'être avatâriquement surhumain, car l'Islam entend éviter à sa manière l'écueil de l'anthropolâtrie et du titanisme, aucun porte-parole du Ciel n'a le droit de l'être ; d'une part, Mohammed ne peut être qu'un « homme », et il est donc condamné par la perspective islamique à se manifester dans le moule de la petitesse et de la complexité propres au genre humain, mais d'autre part, il doit se situer au sommet, pour la raison évi-

(1) Est intrinsèquement orthodoxe, nous l'avons dit, une confession ou une religion qui comporte une doctrine métaphysique au moins suffisante, et qui offre et la notion et le phénomène de la sainteté.

(2) Non positives puisqu'il s'agit de rejets. Les Chiites ont raison de condamner le pharisaïsme ; qu'ils l'associent avec des noms de Compagnons, c'est une tout autre question. La méditation hindoue sur une image est une chose, le reproche sémitique d'idolâtrie en est une autre.

dente que nous venons d'indiquer (1). Ce qui compense en Islam l'obligatoire petitesse du porte-parole — puisque, être créature, c'est être petit — c'est la sublimisation du Prophète en vertu de son identification intérieure au Logos total ; d'où une sorte de vide entre la petitesse humaine et la grandeur métaphysique, vide qui, dans les perspectives avatâristes, se trouve comblé par l'homme-Dieu, qui est à la fois homme divin et Dieu humain.

Cette simplicité, ou cette petitesse volontaire du Prophète, est d'ailleurs une preuve patente de sa sincérité ; un imposteur venu après le Christ n'aurait pas manqué de se déclarer à son tour « fils de Dieu ». La sincérité est ici d'autant plus éclatante que le Prophète admettait la naissance virginale du Christ, ce qui n'était nullement dans son intérêt, humainement ou logiquement parlant ; à aucun moment, Mohammed ne s'est donné la peine d'apparaître comme un surhomme. (2) Au demeurant, Mohammed fut bel et bien un ascète ; sans doute, il avait quelques femmes, — incomparablement moins que David et Salomon qui en possédaient des centaines, — mais à part cette situation à son point de vue sacramentelle, il ne mangeait jamais à sa faim, passait ses nuits en prières et donnait en aumônes tout ce dont il n'avait pas strictement besoin. Pour ce qui est de son comportement politique, il convient de se rappeler que la morale extrinsèque de l'Islam est biblique, non évangélique : elle est *a priori* pratique et non ascétique ou spirituelle, elle est donc sociale avant

---

(1) Emporté par son zèle de réfuter l'incarnationnisme, Ghazzâlî n'a pas hésité à affirmer que la transformation du bâton en serpent, par Moïse, fut un miracle plus grand que la résurrection des morts par le Christ. Erreur manifeste, car jeter son bâton par ordre de Dieu et ensuite s'enfuir devant le serpent, ce n'est pas opérer un miracle ; certes, le prodige est grand, mais Moïse n'y est pour rien.

(2) Dans l'intimité et en marge de sa mission, le Prophète avait une simplicité quelque peu enjouée qui fait penser à Krishna et, plus près de nous et sur un plan plus modeste, au Paramahamsa de Dakshineswar.

d'être individuelle (1). La morale intrinsèque, celle des vertus, prime la précédente mais appartient à un autre secteur, parallèle sans doute mais néanmoins indépendant ; elle agit vers l'extérieur comme la substance détermine les accidents *ab intra*, mais non *ab extra* ; et elle est censée être inhérente à toutes nos actions.

« Vous avez dans l'Envoyé de Dieu un bel exemple », dit le Koran, et ce n'est certes pas pour rien. Les vertus qu'on peut observer chez les pieux Musulmans, y compris les modalités héroïques auxquelles elles donnent lieu chez les Soufis, sont attribuées par

(1) Les Occidentaux reprochent à Mohammed certains actes directs ou indirects de cruauté, et ce faisant ils partent soit de l'hypothèse que les victimes furent nécessairement innocentes, soit de l'erreur qu'il n'y a pas de coupables méritant de pareils traitements ; on leur répondrait du côté musulman que le traitement fut la réaction adéquate à une culpabilité physique et morale, ce qui est irréfutable en admettant que cette culpabilité fût réelle ; il est en tout cas impossible de prouver qu'elle ne le fut point, et la tendance de certains historiens à attribuer à toute action du passé les motifs les plus bas en dépit de données psychologiques contraires, n'aide évidemment ni à clarifier les choses ni à résoudre le problème en soi. Certes, le poète satirique Ka'b fut assassiné par traitrise, mais Judith n'agit pas autrement à l'égard d'Holopherne ; dans les deux cas se manifeste un rapport amoral de cause à effet, fondé sur la nature trompeuse de la traitrise elle-même. S'il est vrai que dans certains cas les moyens avilissent la fin, il est tout aussi incontestable que dans d'autres cas la fin sanctifie les moyens, car tout est ici une question de circonstances et de proportions. Mais il reste encore un point très particulier à élucider, à savoir que l'affaire de Ka'b présente un aspect magique analogue à celui qui intervient dans l'affaire de Shiméï : ce dernier avait maudit David, et par là la descendance du Roi-Prophète, d'une manière implicite ; David accepta l'outrage à titre de châtiment de la part de Dieu, et plus tard, redevenu puissant, il accepta également les excuses de Shiméï et jura de lui épargner la vie ; mais avant de mourir, il enjoignit à Salomon de tuer l'insulteur, — le serment n'engageant que David lui-même, — et cela pour détourner de Salomon la malédiction toujours effective que Shiméï avait proférée, et dont la magie ne pouvait s'éteindre qu'en se retournant contre son auteur. La suite du récit biblique nous oblige à ajouter que Salomon combina les volontés apparemment contradictoires de son père dans une sorte d'ordalie qui fit dépendre le jugement final d'un certain comportement du coupable, qui de ce fait assuma la responsabilité de son sort tout en rendant manifeste le Jugement de Dieu.

la Sounna au Prophète : or une chose est certaine : il est inconcevable que ces vertus aient pu se pratiquer à travers les siècles jusqu'à nous sans que le fondateur de l'Islam les ait personnifiées au plus haut degré ; de même, il est inconcevable que des vertus aient été empruntées ailleurs, et on ne verrait du reste pas où, puisque leur conditionnement et leur style sont spécifiquement islamiques. Pour les Musulmans, la valeur morale et spirituelle du Prophète n'est pas une abstraction ni une conjecture, elle est une réalité vécue, et c'est précisément ce qui prouve rétrospectivement son authenticité ; le nier reviendrait à prétendre qu'il y a des effets sans cause. Ce caractère mohammédien des vertus explique d'ailleurs l'allure plus ou moins impersonnelle des saints : il n'y a pas d'autres vertus que celles de Mohammed, elles ne peuvent donc que se répéter dans tous ceux qui imitent son exemple ; c'est par elles que le Prophète survit dans sa communauté.

Que le Musulman ne voit rien en dehors de ce phénomène particulier de grandeur est la rançon du subjectivisme propre à toute mentalité religieuse ; et c'est presque une tautologie d'ajouter qu'en dépit de tous les malentendus douloureux et irritants concernant d'autres modes de grandeur, le *muslim* compense — ou doit compenser — son « manque d'imagination » par une attitude qui réalise intérieurement et qualitativement ce qu'il méconnaît extérieurement. Il y a là tout le mystère de l'« amour du Prophète », ou de l'amour du Logos en tant que Manifestation divine terrestre : l'homme doit aimer le Logos humain afin de pouvoir être aimé de Dieu. Aimer le Prophète c'est, pratiquement, s'intégrer dans le moule de la Sounna, et c'est revêtir ainsi devant Dieu la norme humaine primordiale (*fitrah*), seule agréée par lui.

***

L'un des traits fondamentaux de l'Islam est son culte de la pauvreté, lequel s'étend de la Sounna jusqu'à l'art : la splendeur des mosquées est une richesse empreinte de pauvreté, leur étincellement se trouve neutralisé par une calme monotonie, même dans l'art persan et turc où la richesse est plus accu-

sée que dans l'art des Arabes(1). Le Koran est le paradigme de cet équilibre : psalmodier le Koran, c'est boire la sainte pauvreté ; l'élément ivresse ne manque pas, mais c'est une ivresse sobre, comparable à la poésie du désert (2). On a souvent relevé la sécheresse du style koranique — exception faite de quelques sourates et de quelques passages — sans se rendre compte de la puissance virile de ce style ; parler de Dieu en arabe, c'est en parler avec force. En fait, la sécheresse moyenne du style koranique prévient l'éclosion d'un individualisme titanesque et dangereusement créateur ; elle a créé un type humain enraciné dans la pieuse pauvreté et la sainte enfance.

L'âme arabe est faite de pauvreté, et c'est de ce fond que se détachent les qualités d'ardeur, de courage, de ténacité et de générosité. Tout dérive de la pauvreté, se déploie en elle et se résorbe en elle ; l'originalité de l'éloquence arabe, qu'elle soit chevaleresque ou moralisatrice, est qu'elle est pauvre ; sa prolixité est celle du désert.

Il y a dans le paupérisme islamique un message universel, que l'on trouve tout autant dans l'Evangile, mais avec moins d'obsédante monotonie ; il s'agit de rappeler à l'homme que la norme du bien-être est, non un maximum, mais un minimum de confort, et que les vertus cardinales sous ce rapport sont le contentement et la gratitude. Mais ce message serait peu de chose s'il n'était l'expression d'une vérité qui englobe tout notre être, et que l'Evangile exprime en ces termes : « Bienheureux les pauvres dans l'esprit,

(1) On dénie parfois à l'art musulman son caractère arabe et sa puissante originalité, sous prétexte qu'il se compose d'emprunts, ce qui, dans la mesure très relative où on peut l'admettre, est de toutes façons en dehors de la question. Or d'un côté, l'art musulman — même persan, turc ou indien — est profondément arabe du fait de l'Islam qui le détermine ; d'un autre côté, cet art est parfaitement original et ne peut pas ne pas l'être, du fait qu'il jaillit, quels que soient ses modèles, d'une orthodoxie intrinsèque et partant d'une inspiration céleste.

(2) Selon une tradition islamique, l'âme d'Adam refusa d'abord d'entrer dans le corps fait de terre glaise, et ne s'y décida que lorsqu'une musique céleste l'y entraîna ; or cette musique se trouve reproduite dans le Koran sous la forme de la sourate *Yâ Sîn*.

car à eux sera le royaume des Cieux. » La base koranique de la pauvreté spirituelle selon l'Islam est ce verset : « O hommes, vous êtes les pauvres envers Dieu, et Dieu est le Riche à qui reviennent toutes les louanges. » Les « pauvres » sont ceux qui savent qu'ils n'ont rien par eux-mêmes et qu'ils ont besoin de tout de la part d'un autre ; le « Riche » est celui qui se suffit à lui-même et qui vit de sa propre substance (1). L'*islâm*, en tant que « résignation » à la Volonté divine, est pauvreté ; mais celle-ci n'est pas une fin en soi, elle a toute sa raison d'être dans son complément positif, si bien que la parfaite pauvreté débouche sur la richesse, que nous portons en nous-mêmes puisque le Transcendant est également l'Immanent. Mourir pour la Transcendance, c'est naître à l'Immanence.

Frithjof SCHUON

(Fin)

(1) Sourate « Le Créateur », 15. Le « Riche » est littéralement l'« Indépendant » (*Ghaniy*), qui n'a besoin de rien ni de personne puisqu'il est la source de tout et qu'il contient tout en lui-même ; et c'est pour cela qu'il est aussi le « Louangé » (*Hamîd*).

LE COMMENTAIRE ÉSOTÉRIQUE DE LA SOURATE DE L'ÉVÉNEMENT

(al-Wâqi'ah) (56e *du CORAN*)

par Abdu-r-Razzâq Al-Qâchânî

En reprenant la publication d'extraits traduits des « Interprétations ésotériques du Coran » *(Ta'wilâtu-l-Qur'ân)* d'Al-Qâchânî (*) nous présentons cette fois le commentaire de la 56e sourate, intitulée *Al-Wâqi'ah* = « L'Evénement » ou plus littéralement « l'Echéante », qualificatif de la Résurrection.

*
* *

Versets :

Au nom d'Allah le Tout-Miséricordieux, le Très-Miséricordieux !

1. Lorsqu'écherra l'Echéante (Résurrection),
2. Son événement aucune âme ne le contestera :
3. Elle abaissera et elle élèvera.
4. Lorsque la terre sera secouée
5. Et que les montagnes seront éparpillées (ou déplacées)
6. Et deviendront poussière dispersée,

Commentaire d'Al-Qâchânî :

1. - 2. « Lorsqu'écherra l'Echéante *(al-Wâqi'ah)* » — c'est-à-dire la Petite Résurrection *(al-Qiyâmatu-ç-Çughrâ)* — « aucune âme ne contestera », à l'encontre d'Allah, « son événement », à savoir que la sortie (des tombes) *(al-ba'th)* et les états propres à l'autre vie *(al-âkhirah)* puissent se produire, car toute âme

NOTES

* Voir *E.T.*, n° 376 (mars-avril 1963) : *Le Commentaire de la Fâtihah* ; nos 380 (nov.-déc. 1963), 381 (janv.-févr. 1964), 382 (mars-avril), 383 (mai-juin), 384-385 (juillet à octobre 1964) : *Sur les Lettres Isolées* ; n° 414 (juillet-août 1969) : *Le Commentaire des trois sourates finales,* n° 416 (nov.-déc. 1969) : *Les Commentaires des sourates* 96 *et* 97.

constatera alors ses propres états, qu'il s'agisse d'états de bonheur ou de malheur.

3. « Elle abaissera et elle élèvera » : elle abaissera les damnés vers les marches infernales et élèvera les bienheureux vers les degrés supérieurs.

4. « Lorsque la terre sera secouée » — il s'agit de la terre du corps — c'est-à-dire quand elle sera mue et tremblera, lors de la séparation d'avec l'esprit, d'un mouvement qui fera sortir d'elle tout ce qu'elle contient et que, avec le corps, seront détruits alors tous ses membres.

5. - 6. « Et que seront (selon un sens) éparpillées les montagnes » des os du corps, ceux-ci devenant alors effrités et cassés, ou encore lorsque (selon un autre sens) les « montagnes » des os du corps seront « poussées et chassées », jusqu'à ce qu'elles deviennent « poussière dispersée ».

Versets :

7. Vous formerez trois groupes :
8. Il y aura alors les Compagnons de la Droite — oh, les Compagnons de la Droite !
9. Et il y aura les Compagnons de la Gauche — oh, les Compagnons de la Gauche !

Commentaire d'Al-Qâchânî :

7. - 9. « Vous formerez trois groupes », à savoir : les bienheureux qui sont les justes (*al-abrâr*) et les bons (*aç-çulahâ*) d'entre les hommes, puis les malheureux qui sont les méchants (*al-achrâr*) et les corrupteurs (*al-mufsidûn*) d'entre les hommes ; les êtres du premier groupe ont été appelés les Compagnons de la Droite (*Açhâbu-l-Maymanah*), du fait qu'ils sont des êtres de bonne chance (*yumn*, mot de la même racine que *maymanah*) et de bénédiction (*barakah*), ou encore du fait qu'ils se sont orientés vers le plus excellent des deux côtés et le plus fort qui est aussi le côté supérieur et le monde de la Sainteté (*âlamu-l-Quds*) ; les êtres du deuxième groupe ont été appelés les Compagnons de la Gauche (*Açhâbu-l-Mach'amah*) du fait qu'ils sont des êtres de malchance (*chu'm*, mot de la même racine que *mach'amah*) et de malédiction (*nuhûsah*), ou encore du fait qu'ils sont orientés vers

le plus vil des deux côtés et le plus faible, qui est le côté inférieur et le monde du sensible corporel (*âlamu-l-hiss*).

Versets :

10. Et il y aura enfin les Devançants qui seront les Devançants !
11. Ceux-ci sont les Rapprochés (d'Allah),
12. Dont la demeure est aux Paradis des Délices :
13. Il y en aura beaucoup dans les Premiers (ou d'entre les Premiers) ;
14. Et peu dans les Derniers (ou d'entre les Derniers).

Commentaire d'Al-Qâchânî :

10. - 12. « Et il y aura les Devançants (*as-Sâbiqûn*) » — c'est-à-dire les Unitaires ou Identifiés Suprêmes (*al-Muwahhidûn* ou *al-Muwahhadûn*), groupe de ceux qui auront devancé (dès cette vie même) les deux autres groupes et auront dépassé les deux mondes (du sensible corporel et de la Sainteté) par l'extinction en Allah (*al-fanâ bi-llâh*) — « qui seront bien les Devançants » — ceux dont on ne saurait faire la juste éloge, ni concevoir quelque chose de plus excellent que leurs attributs. « Ce sont ceux-ci les Rapprochés (d'Allah) (*al-Muqarrabûn*) » (1) dans leur état de réalisation de l'être principiel (*hâla-t-tahaqquqi bi-l-wujûdi-l-haqqânî*) après extinction, qui siègeront aux Paradis des Délices (*Jannâti-n-Na'îm*) à tous les degrés paradisiaques (2).

13. - 14. « Il y en aura beaucoup » — c'est-à-dire un grand nombre — de ces Rapprochés » dans les Premiers (*al-Awwalûn*) » qui sont les Bien-Aimés d'Allah (*al-Mahbûbûn*) situés dans la première des rangés des Esprits et jouissant de la Providence première dans la prééternité. « Et il y en aura peu dans les Derniers (*al-Akhirûn*) » qui sont les Amants d'Allah (*al-Muhibbûn*) dont le degré est inférieur à celui des Biens-Aimés et se situent dans la deuxième

---

1) Le terme *muqarrab* qui dans le Coran qualifie encore Jésus et certains Anges, recouvre, en réalité, l'identité essentielle.

2) Ceci se réfère aux degrés que constituent les Paradis de l'Essence, des Attributs et des Actes divins.

rangée : il y aura peu de Rapprochés d'Allah (*Muqarrabûn*) dans les Derniers qui sont les Amants, parce qu'il est rare le cas d'un Amant (*al-Muhibb*) qui atteigne le degré d'un Bien-Aimé (*al-Mahbûb*) et parvienne à l'extrême perfection de celui-ci ; la plupart des Amants se situent dans les Paradis des Attributs (*Jannâtu-ç-Çifât*), arrêtés aux degrés des Bienheureux (*as-Su'âdâ*), alors que les Bien-Aimés sont tous au Paradis de l'Essence (*Jannâtu-dh-Dhât*) parvenus à l'extrême degré. C'est pour cela que l'Envoyé d'Allah — qu'Allah lui accorde la grâce et la paix — a dit : « Les deux rangées (= les « Premiers » et les « Derniers ») sont de ma communauté » (3), ce qui voulait dire qu'il ne faut pas comprendre par les « Premiers » les communautés antérieures et par les « Derniers » la communauté de Mohammad, car en ce cas la situation serait plutôt inverse (4).

On peut comprendre aussi (selon l'acception habituelle des termes « Premiers » et « Derniers », exclusivement entendus alors dans un sens historique, et toujours limité à la seule communauté mohammadienne) qu'il y aura beaucoup de *Sâbiqûn-Muqarrabûn* dans les première générations de cette communauté, à savoir ceux qui ont vu le Prophète et ont goûté la fraîcheur de la Révélation en son temps, et encore les *Tâbi'ûn* (Suivants) c'est-à-dire ceux qui ont succédé de près et ont connu les compagnons survivants du Prophète, — et qu'il y aura peu de ces *Sâbiqûn-Muqarrabûn* parmi les Derniers qui seront les venus, avec des cœurs durcis, bien tard dans le déroulement du cycle historique, jusqu'aux approches de la sortie du *Mahdî* (le Guidé) — sur lui le salut ! Mais il ne faut donc pas inclure dans cette notion des « Derniers » les contemporains du *Mahdî*, car les Devançants ou les « Rapprochés d'Allah » seront plus nombreux en son temps, du fait qu'ils seront Gens de la Grande Résurrection (*al-Qiyâmatu-l-Kubrâ*), des

3) Cette parole prophétique fut une réponse faite à des Compagnons qui avaient cru que les « Premiers » désignaient les communautés traditionnelles antérieures à l'Islam et les « Derniers » la communauté islamique.

4) Cette nuance apologétique s'expliquera mieux par ce que l'auteur dira plus loin de l'excellence du temps du Mahdi.

êtres du dévoilement initiatique et de l'Epiphanie (*ahlu-l-kachfi wa-zh-Zhuhûr*).

Versets :

15. Ceux-ci reposeront sur des sièges bien agencés,
16. Accoudés, se faisant face les uns aux autres.
16. Autour d'eux tourneront des éphèbes jouissant d'une perpétuelle jeunesse,
18. Avec coupes et aiguières, ainsi que verres à breuvages de source,
19. Dont ils n'auront ni maux de tête ni étourdissements,
20. Et avec des fruits de leur choix,
21. Ainsi qu'avec des chairs d'oiseaux dont ils sont friands.

Commentaire d'Al-Qâchânî :

15. « Ceux-ci reposeront sur des sièges bien agencés », c'est-à-dire reliés l'un à côté de l'autre, cela désigne des existences obtenues par pur don divin, et spécialement destinées à chacun d'eux, conformément à une parole prophétique disant : « Ils séjourneront sur des estrades de lumière » ; ou encore des existences disposées selon les rangs des Attributs (*Aç-Çifât*).

16. « Accoudés », se montrant à découvert entre eux, du fait qu'ils occupent alors des positions spirituelles (*rutab*) qui correspondent à leurs degrés de réalisation effective (*maqâmât*) ; « se faisant face les uns aux autres », en tant qu'égaux en dignité et n'ayant jamais de voile entre eux dans la Source de l'Unicité (*Aynu-l-Wahdah*) dans laquelle ils se trouvent du fait de leur réalisation de l'Essence-même (*adh-Dhât*), et en tant que libres de se manifester par tout mode attributif de leur choix du fait qu'ils ont totalisé l'Amour essentiel (*al-Mahabbatu-dh-dhâtiyyah*) et qu'ainsi ils ne sont plus jamais voilés par les Attributs à l'égard de l'Essence ni par l'Essence à l'égard des Attributs.

17. « Autour d'eux tourneront des éphèbes perpétuellement jeunes », c'est-à-dire ils seront servis (selon une interprétation correspondant au point de vue

microcosmique) par leurs facultés spirituelles (*quwâhum ar-rûhâniyyah*) restées à jamais sous le régime de leurs essences (*bi-dawlati dhawâti-him*) ; ou encore (selon une autre interprétation, d'ordre généalogique, qu'on peut considérer comme intermédiaire entre les deux points de vue microcosmique et macrocosmique) ils seront servis par des jeunes êtres qualifiés d'entre les êtres de désir spirituel attachés à eux par un effet de la puissance de désir de ceux-ci, acception qui correspondrait (d'une certaine façon, au cas des êtres paradisiaques mentionnés) au verset disant : « Ceux qui auront eu la foi et qui auront été suivis avec la foi par leurs descendants. Nous les réunirons avec leurs descendants... (Coran, *52*, 21) ; enfin (selon un point de vue proprement macrocosmique) ils seront servis par des êtres angéliques du *Malakût* céleste) (5).

18. « Avec coupes et aiguières, ainsi que verres à breuvages de source », emblèmes (les premières mentionnées) des « vins » (*khumûr*) de la volonté spirituelle (*irâdah*), de la connaissance (*al-ma'rifah*), de l'amour (*al-mahabbah*), du désir passionnel (*al-ichq*) et de la saveur éprouvée (*adh-dhawq*), ainsi qu'emblèmes (les verres) des « eaux » correspondant aux formes de sagesse et de science transcendantes (*miyâhu-l-hikam wa-l-'ulûm*).

19. « Dont ils n'auront ni maux de tête », parce que les breuvages dont il s'agit sont tous pure saveur n'entraînant aucune souffrance ou trouble, et parce que s'agissant d'êtres parvenus à l'Union (*Wâçilûn*) ceux-ci auront éprouvé la saveur fraîche de la Certitude (*al-Yaqîn*) et auront bu de la source de Camphre (6), car l'Amour de l'Union (*Mahabbatu-l-Wuçûl*) est dépourvu de la douleur du désir et de la peur de la perte ; « ni étourdissements », c'est-à-dire ils ne perdront pas leurs facultés de discernement et d'intelligence sous l'effet d'une ivresse (*sukr*) et n'en seront pas obnubilés, parce qu'ils sont des êtres de lucidité (*çahw*), non voilés par l'Essence à l'égard des

---

5) Le *Malâkût* est « le monde du Mystère (*âlamu-l-Ghayb*) réservé aux esprits et aux âmes » Jurjânî, *Ta'rifât*.

6) Source paradisiaque dont boivent exclusivement les « Gens de l'Unité Essentielle ». Cf. Al-Qâchânî : *Les trois sourates finales E.T.* n° 414, juillet-août 1969, p. 161, note.

Attributs ce qui provoquerait l'« ivresse » et les exposerait à être vaincus par leur état spirituel (*al-hâl*).

20. « Et avec des fruits » — qui sont leurs expériences réalisatrices et intuitives — « de leur choix », c'est-à-dire qu'ils en choisiront les meilleurs, car tout en trouvant tous les fruits, ils n'en prendront que les plus purs, les plus beaux, les plus nobles et les plus sublimes.

21. « Ainsi qu'avec des chairs d'oiseaux dont ils sont friands » — qui sont les subtilités des formes de sagesse et les finesses des idées transcendantes qui servent à les fortifier.

Versets :

22. (Ils auront) aussi des houris aux grands yeux noirs,
23. Telles des perles bien gardées (ou thésaurisées),
24. En récompense de ce qu'ils auront fait.
25. Ils n'y entendront ni bavardages, ni incriminations
26. Mais seulement une parole : Paix ! Paix ! (ou une parole de paix, de paix !).

Commentaire d'Al-Qâchânî :

22. « Ils auront aussi des houris aux grands yeux noirs » qui sont des épiphanies de l'ordre des Attributs divins et des puretés simples de l'ordre du *Jabarût* (7), ainsi que des esprits purs cohabitant leurs degrés paradisiaques.

23. « Telles des perles » sereines de pureté et de clarté, « bien gardées » dans des coquilles, ou « thésaurisées » du fait qu'elles se trouvent dans les intériorités et les trésors de l'invisible, soustraites aux profanes exotériques.

24. « En récompense de ce qu'ils auront fait », quand ils se trouvaient en état de droite orientation,

7) Le *Jabarût*, qui chez la plupart des écrivains signifie le monde intermédiaire (*âlamu-l-wasat*), est chez Abû-Tâlib al-Makki (auteur du *Qûtu-l-Qulûb*) le monde de la *A'zhamah* (la Grandeur) qu'il fait correspondre au domaine des Noms et des Attributs (cf. Jurjânî, *ibid.*) : c'est visiblement ce sens qu'il a ici-même.

en fait d'œuvres divines voulues pour elles-mêmes ou rapportées à leur récompense ; ou encore « en récompense de ce qu'ils auront fait » pendant leur marche initiatique (*sulûk*), comme œuvres purificatrices et clarifiantes.

25. « Ils n'y entendront ni bavardages », c'est-à-dire paroles sans mesure et propos futiles, du fait qu'ils sont des êtres de réalisation (*ahlu-t-tahqîq*) qui observent soigneusement devant Allah les règles de la convenance spirituelle ; « ni incriminations », c'est-à-dire des actes détestables comme les médisances et les mensonges, etc.

26. « Mais seulement une parole de paix, de paix », c'est-à-dire une parole qui est en elle-même paix, exempte de défauts, pure de redondances et superfétations, et aussi une parole (opérative) : Paix ! Paix ! qui préserve l'auditeur de vices et de défauts, lui assure au contraire la joie et l'honneur, et met en évidence sa perfection et son excellence, ces êtres ne parlant alors que de connaissances et de réalités pures, ne prononçant que des salutations vivifiantes et de subtilités spirituelles; l'interprétation de ce verset est faite pour correspondre aux deux manières de comprendre son texte sous le rapport de la syntaxe.

Sourate :

27. Et les Compagnons de la Droite — oh, les Compagnons de la Droite !
28. Ils séjourneront parmi les jujubiers sans épines (ou surchargés de fruits)
29. Et des bananiers couverts de régimes étagés,
30. Sous une ombre étendue,
31. Où une eau est déversée
32. Et où les fruits abondent,
33. Ni épuisables, ni interdits.

Commentaire d'Al-Qâchânî :

27. « Et les Compagnons de la Droite — oh, les Compagnons de la Droite ! » — cette exclamation est pour dire que ceux-ci sont des êtres nobles, importants et excellents, qui étonnent par leurs modes de béatitude.

28. « Ils séjourneront parmi des jujubiers sans

épines », c'est-à-dire dans le paradis de l'âme (*jannatu-n-nafs*) dépouillée d'épines qui s'opposeraient aux facultés (*quwâ*) et aux natures individuelles (*tabâ'i*) et qui contrarieraient les passions (*ahwâ*) et les ambitions (*dawâ'î*), du fait que l'âme est alors dépouillée des formes (*hay'ât*) dont ses attributs furent revêtus (ici-bas), par la lumière de l'esprit et du cœur, ou encore (selon un deuxième sens), « des jujubiers surchargés » des fruits des bonnes œuvres et des attitudes vertueuses — tout ceci dit pour correspondre aux deux interprétations du verset (le mot *makhd'ûd*, qui qualifie les jujubiers, pouvant être compris soit « sans épines » soit « surchargés »).

29. « Et parmi des bananiers couverts de régimes étagés », c'est-à-dire dans le paradis du cœur (*jannatu-l-qalb*), car le bananier est un arbre dont le fruit est doux, charnu, savoureux et sans (la dureté d'un) noyau, comme les saisies (informelles) du cœur et ses idées pures séparées de la matérialité et des formes corporelles, cas différent de celui du jujubier dont le fruit a des noyaux nombreux comme les perceptions (formelles) de l'âme individuelle prédisposée aux attaches matérielles et aux formes corporelles. Le bananier est décrit « couvert de régimes étagés » parce que ses fruits se superposent de bas en haut au point qu'on ne lui aperçoit même pas le tronc, fait qui symbolise la multitude sans fin des perceptions (formelles).

30. « Sous une ombre étendue » causée par la lumière de l'Esprit apaisant (*nûru-r-Rûhi-l-murawwih*).

31. « Où une eau est déversée (*maskûb*) » qui est une science répandue sur eux, qu'on déverse du monde de l'Esprit ; cette eau est dite « déversée » (comme d'un récipient) et non pas « coulante » (comme celle d'une rivière ou d'une source) parce que les sciences de ces bienheureux (*as-su'adâ'*) sont peu nombreuses par rapport aux œuvres accomplies par eux ; en effet, il ne s'agit ici que de leurs sciences spirituelles éprouvées dans des expériences directes, contemplatives, unitives et par goût personnel, même si sous d'autres rapports leurs sciences utiles sont très nombreuses.

32. « Et où les fruits abondent » telles les saisies d'ordre partiel (ou individuel) ou les saisies d'ordre total (ou universel) savoureuses, comme les choses sensibles (*al-mahsûsât*), imaginatives (*al-mukhayyallât*) ou conjecturales (*al-mawhûmât*) (pour ce qui est de l'ordre individuel) ou les idées pures universelles propres au cœur spirituel (*al-maânî-l-kulliyyah al-qalbiyyah*).

33. « Ni épuisables », parce que ces fruits sont en nombre illimité, « ni interdits » parce qu'ils restent à la discrétion de ces bienheureux : dès que ceux-ci en désirent, et où que ce soit, ils les trouvent.

Versets :

34. Ils auront aussi des couches élevées.
35. (Leurs compagnes) Nous les avons œuvrées d'une façon à part.
36. Nous les avons instituées vierges
37. Chéries de leurs époux et d'un âge égal,
38. Destinées aux Compagnons de la Droite.
39. Ceux-ci sont nombreux parmi les Premiers
40. Et nombreux aussi parmi les Derniers.

Commentaire d'Al-Qâchânî :

34. « Ils auront aussi des couches élevées » qui symbolisent des constitutions excellentes et des formes illuminatives psychiques acquises par des œuvres de vertu. Ces acquisitions sont élevées par rapport au degré des formes corporelles ; elles dépassent la région inférieure de l'être vers le niveau de la « poitrine » (*aç-çadr*) qui constitue la région supérieure de l'âme psychique (*an-nafs*).

Il peut s'agir également de houris d'entre les compagnes paradisiaques, c'est-à-dire des forces du *Malakût* rattachées aux Compagnons de la Droite et qui leur sont égales en degré. Ceci dit pour correspondre à la double acception du terme coranique *furuch* (qu'on interprète comme désignant soit des « lits », soit des « épouses »).

35. « (Leurs compagnes) Nous les avons œuvrées d'une façon à part », merveilleuse, lumineuse, et les avons faites séparées de toute matérialité grossière,

pures des tâches de la nature individuelle et des souillures du monde élémentaire.

36. « Nous les avons instituées vierges », c'est-à-dire non-affectées par le contact des réalités de nature individuelle, ni par l'attouchement des êtres naturels et extérieurs soumis aux habitudes routinières, âmes fourvoyées dans la matérialité grossière.

37. - 38. « Chéries de leurs époux » — *sachant se* rendre aimées de leurs époux, et étant aimées bien par ceux-ci, par leur pureté et par la beauté de leur substance, ainsi que par la constance de leur attachement à eux. Elles sont dites « d'un âge égal » *parce* qu'étant de même degré ontologique. que leurs époux elles occupent les mêmes rangs que ceux-ci et possèdent la substance de l'éternité.

39. « Ceux-ci sont nombreux parmi les Premiers » parce que les Bien-Aimées (*al-Mahbûbûn*) viennent chez les Compagnons de la Droite dans leurs Paradis lors de leurs mouvements d'approches (*tadânî*) d'Allah et des montées (*taraqqî*) dans les degrés, et aussi lors de leurs penchements et de leurs retours vers les Attributs (*aç-Çifât*) ; ils se mélangent alors avec les Compagnons de la Droite et ceux-ci se trouvent alors inclus de ce fait dans leurs rangs.

40. « Et nombreux aussi parmi les Derniers », du fait que la plupart des Amants (*al-Muhibbûn*) sont des compagnons de la Droite et restent avec les Attributs, sans avoir l'amour de l'Essence Absolue (*adh-Dhât*).

Si nous interprétons les Premiers et les Derniers comme concernant les générations initiales et celles finales de la communauté mohammadienne, l'application en apparaît ici sans difficultés du fait que les Compagnons de la Droite sont nombreux dans les génération ultimes au contraire des Devançants (*as-Sâbiqûn*).

Versets :

41. Et les Compagnons de la Gauche — oh, les Compagnons de la Gauche !
42. Ils seront dans un vent mortifère et dans de l'eau bouillante,
43. A l'ombre d'une nuée noire

44. Qui ne sera ni rafraîchissante, ni reposante.

Commentaire d'Al-Qâchânî :

41. « Et les Compagnons de la Gauche — oh, les Compagnons de la Gauche ! »

Ceux-ci étonneront par leurs états et leurs modes de malheur, de malchance, d'avilissement et de bassesse.

42. « Ils seront dans un vent mortifère », comme les souffles des passions destructrices et des comportements impies et nuisibles ; et ils seront aussi dans l'« eau bouillante » des connaissances fausses et des croyances perverses.

43. « A l'ombre d'une nuée noire », celle des formes d'âmes noircies par des attributs sombres et par des comportements vilains et obscurs, parce que le *yahmûm* (traduit par « nuée noire ») est une fumée ténébreuse.

44. « Qui ne sera ni fraîche ni reposante », c'est-à-dire dépourvue des deux avantages que l'ombre ordinaire offre à celui qui s'y abrite à savoir la fraîcheur et le repos ; car cette fumée sera nuisible, pénible et pernicieuse du fait qu'elle produira fatigue, chaleur excessive et affliction.

Versets :

45. Ceux-ci menaient avant cela une vie d'agréments
46. Et persévéraient dans la grande infâmie,
47. Tout en disant : « Quand nous serons morts et devenus poussière et os, serons-nous ressuscités ?
48. Et nos tous premiers ancêtres... ?
49. Réponds-leur : « En vérité les premiers et les derniers,
50. Seront réunis au rendez-vous d'un Jour préfixé.

Commentaire d'Al-Qâchânî :

45. « Ceux-ci menaient avant cela une vie d'agréments », adonnés qu'ils étaient aux plaisirs et aux passions, immergés dans les modes de la nature grossière et recouverts dans des voiles de la vie corporelle, ce par quoi, du reste, ils ont acquis leurs nouvelles formes emprisonnantes et leurs sé-

quelles de perdition.

46. « Et persévéraient dans la grande infâmie » des faux propos et des croyances corrompues par lesquels ils ont mérité le châtiment perpétuel et les peines sans fin.

47. - 50. « Tout en disant » — dans l'ensemble de leurs croyances — des propos contestant la résurrection.

Versets :

51. Ensuite vous, les égarés et les contestateurs,
52. Vous mangerez (les fruits) d'un arbre appelé Zaqqûm :
53. Vous vous en remplirez les ventres
54. Et vous y ajouterez de l'eau bouillante,
55. Or vous en boirez comme des chameaux assoiffés.
56. Tel sera votre festin le Jour de la Rétribution.

Commentaire d'Al-Qâchânî :

51. « Les égarés et les contestateurs » sont les ignorants persistant dans leur ignorance et dans la négation des vérités qui divergent de leurs croyances fausses.

52. « Vous mangerez (les fruits) d'un arbre appelé Zaqqûm », qui est l'âme asservie par les délectations et les désirs passionnels en lesquels elle est immergée, attirée par les côtés inférieurs de la nature individuelle, à la suite de vos accoutumances avec celle-ci et des avantages que vous y trouvez.

53. De ces fruits malsains, désagréables et brûlants qui représentent des configurations existentielles opposées à la perfection et entraînant vers la perdition. « vous vous remplirez les ventres », tant sera violente votre avidité, votre cupidité et votre voracité, dues à votre gourmandise maladive.

54. Là-dessus « vous ajouterez l'eau bouillante » des imaginations fausses et des illusions trompeuses lesquelles sont du domaine de l'ignorance qui mène à la perte.

55. - 56. « Or vous en boirez comme des chameaux assoiffés », ce qui est une soif sans satiété, à cause de la force de votre passion et de votre voracité.

Versets :

57. C'est Nous qui vous avons créés : pourquoi ne le confirmez-vous pas ?
58. Avez-vous regardé ce que vous éjaculez ?
59. Est-ce vous qui le créez ou c'est Nous qui en sommes les Créateurs ? (7 bis)
60. C'est Nous qui avons décrété parmi vous la mort, et Nous ne serons devancés par qui que ce soit,
61. si Nous voulons mettre à votre place d'autres êtres pareils, alors que vous-mêmes Nous vous ferions prendre existence dans des formes que vous ne connaissez pas.
62. Vous avez connu la première existence : pourquoi n'en reprenez-vous pas conscience ?
63. Avez-vous regardé ce que vous cultivez ?
64. Est-ce vous qui l'ensemencez ou c'est Nous qui en sommes les Semeurs ?
65. Si Nous voulons, Nous le rendons stérile et vous ne cesseriez de récriminer :
66. « Nous sommes des endettés !
67. Ou plutôt nous sommes des êtres frustrés » (du fruit de leur travail).
68. Avez-vous regardé l'eau que vous buvez ?
69. Est-ce vous qui la faites descendre du nuage ou c'est Nous qui la faisons descendre ?
70. Si Nous voulons, Nous la rendons saumâtre : pourquoi n'êtes-vous pas reconnaissants ?
71. Avez-vous regardé le feu que vous obtenez par frottement (des deux morceaux de bois spécial) ?
72. Est-ce vous qui produisez l'arbre qui vous sert à obtenir ce feu, ou c'est Nous qui en sommes les Producteurs ?
73. Nous en avons fait un rappel et une chose utile

---

7 bis) Rappelons ici plus spécialement que le pluriel de majesté utilisé par Dieu dans la révélation monothéiste s'explique par la multiplicité des Noms divins pouvant intervenir dans une situation donnée ou dans une action divine, ou encore par la « coopération » qu'Allah réalise parfois avec des Anges ou d'autres créatures, auxquels cependant Il n'a conféré que des formes fonctionnelles du pouvoir agissant et opérant qui, en vérité, Lui appartient exclusivement.

pour les voyageurs du désert.

74. Glorifie donc le Nom de ton Seigneur le Magnifique !

Commentaire d'Al-Qâchânî :

57. « Nous vous avons créé » en vous faisant paraître par Notre propre existence (*wujûd*), et en paraissant Nous-même dans les formes de vos êtres (8) ; « pourquoi ne le confirmez-vous pas ?

58. - 59. « Avez-vous regardé ce que vous éjaculez ? Est-ce vous qui le créez » en répandant sur cela la Forme humaine (*aç-Çûratu-l-insâniyyah*), « ou c'est Nous qui en sommes les Créateurs ? » (9)

60. - 62. (Non commentés).

63. - 64. « Avez-vous regardé ce que vous cultivez ? Est-ce vous qui l'ensemencez » en faisant descendre sur cela les formes spécifiques (*aç-çuwar an-naw'iyyah*) (des êtres respectifs), « ou c'est Nous qui en sommes les Semeurs ? »

65. - 67. (Non commentés).

68. « Avez-vous regardé l'eau » — l'eau symbolisant la science — « que vous buvez » avec la soif de votre prédisposition native (*isti'dâd*).

69. « Est-ce vous qui la faites descendre du nuage » de l'intellect matériel (*al-aql al-hayûlânî*), ou c'est Nous qui la faisons descendre ? »

70. « Si Nous voulons, Nous la rendrons saûmatre » en détournant (la science) vers les emplois et applications de la vie d'ici-bas. « Pourquoi n'êtes-vous pas reconnaissants ? »

71. « Avez-vous regardé le feu » des Idées Saintes « que vous obtenez » en frappant le briquet de la réflexion (*al-fik*r) ?

72. Est-ce vous qui produisez l'arbre qui vous sert pour ce feu », c'est-à-dire la faculté réflexive (*al-quwwatu-l-fikriyyah*), « ou c'est Nous qui en sommes les Producteurs ? »

8) On a ici un exemple d'interprétation selon le point de vue de *Wahdatu-l-Wujûd*, l'Unicité de l'Existence.

9) Cf. le hadith : « Allah a créé Adam selon Sa Forme ».

73. « Nous en avons fait un rappel » du pacte prééternel conclu dans le Monde de la Sainteté, « et une chose utile » pour ceux qui n'ont pas le viatique nécessaire, de science et d'œuvre.

74. (Non commenté).

Versets :

75. Je ne jurerai pas par les descentes (ou les couchers) des étoiles !
76. — Or c'est un formidable serment si vous le saviez ! —
77. En vérité (cette Révélation) est un noble Coran,
78. Conservé dans un Livre Caché,
79. Que seuls les purifiés touchent,
80. Message graduellement transmis de la part du Seigneur des Mondes.

Commentaire d'Al-Qâchânî :

75. « Je ne jurerai pas par les descentes des étoiles (*mawâqi'u-n-nujûm*) ; ces descentes sont les moments (*awqât*) de jonction de l'Ame mohammadienne sanctifiée (*an-Nafsu-l-muhammadiyyatu-l-muqaddasah*) avec l'Esprit Saint (*ar-Rûhu-l-Qudsî*), jonction qui occasionne la descente des « étoiles du Coran » dans le Prophète (10). Et quels nobles moments et quelles jonctions illuminatives !

Selon une autre façon de voir (correspondant à la traduction des *mawâqi'u-n-nujûm* par « les couchers des étoiles ») il s'agit des moments où le Prophète se soustrayant à ses sens ordinaires (*hawâss*) ceux-ci déclinent vers le Couchant du corps et y disparaissent ; cela a lieu lors de l'immersion de son secret central (*as-sirr*) dans le Mystère (*al-Ghayb*) et de

---

10) Rappelons ausi que la Descente du Coran a eu lieu pour le Prophète — sur lui le salut — une première fois, intégralement et synthétiquement, d'un seul coup (*inzâl*), ce qui macrocosmiquement est un événement situé au Ciel de ce bas monde ; ensuite, graduellement et en fonction des événements de la carrière du révélateur, s'est réalisé la descente successive (*tanzîl*) dite par mode d'« étoiles ».

son agencement sur le fil de la Sainteté transcendante (*al-Quds*) ; ou encore, et même plutôt, ces « moments » sont ceux de sa disparition dans la Vérité principielle (*al-Haqq*) et de sa noyade dans l'Unité totale (*al-Wahdah*).

76. « — Or c'est un formidable serment, si vous le saviez ! — » Comment en effet le sauraient-ils ? Où sont-ils par rapport à la science qui s'y rapporte ?

77. « En vérité (cette Révélation) est un noble Coran (= synthèse du Verbe universel) », c'est-à-dire une Science totale (*Ilm majmû'*) (11) douée d'une supériorité et d'une noblesse primordiale, ainsi que d'une valeur sublime.

78. « Conservé dans un Livre Caché » ; ce « livre » est son cœur caché dans le Mystère et soustrait aux sens et à tous êtres autres que les Rapprochés (*al-Muqarrabûn*) d'entre les Anges purs, car l'Intellect coranique (*al-Aqlu-l-qur'ânî*) s'y trouve déposé ; ceci correspond à la déclaration de Jésus — sur lui la paix — disant : « Ne dites pas : la science est au ciel, et qui la fera descendre ? ni : elle est dans les profondeurs de la terre, et qui la fera remonter ? ni : elle est au-delà des mers, et qui pourra les traverser et l'en rapporter ? Elle est dans vos propres cœurs ! Comportez-vous devant Allah selon les règles des êtres spirituels, et elle vous apparaîtra ! »

On peut dire aussi que ce « Livre » est l'Esprit Premier (*ar-Rûhu-l-Awwal*) — même chose que le siège du Décret (*mahallu-l-Qadâ'*) et l'abri de l'Esprit mohammadien (*ma'wâ-r-Rûhi-l-muhammadî*) ou plutôt cet Esprit lui-même.

79. « Que seuls les purifiés touchent », à savoir les Esprits séparés (*al-Arwâh al-mujarradah*), purs de la souillure des natures individuelles et des troubles dûs aux attaches matérielles.

80. Message graduellement transmis de la part du Seigneur des Mondes », parce que Sa science est apparue sur le support épiphanique mohammadien et qu'elle est donc descendue de chez Lui sur ce

(11) Cette explication se réfère à la dérivation du mot Coran (en arabe *Qur'ân*) d'une racine qui exprime l'idée de « réunir ».

support, graduellement, par mode d'étoiles.

Versets :

81. Alors c'est cet Avènement (du Coran) que vous éludez donc ?
82. Tout en faisant votre nourriture de l'accusation de mensonge.

Commentaire d'Al-Qâchânî :

81. « Alors c'est cet Avènement du Coran que vous éludez donc ? » en le dédaignant, en ne vous souciant pas et en ne faisant aucun effort pour en servir la vérité et en comprendre le sens, agissant donc comme quelqu'un qui esquisserait un semblant de condescendence et qui en vérité prendrait le Coran à la légère, en le considérant négligeable.

82. « Tout en faisant votre nourriture de l'accusation de mensonge », c'est-à-dire en faisant de cette accusation de mensonge votre aliment du cœur et votre véritable nourriture ; vous y arrivez en effet quand vous vous voilez par vos propres sciences et par votre refus de tout ce qui n'est pas du genre de vos sciences, comme fait l'ignorant qui conteste tout ce qui diverge de sa croyance dogmatique : ainsi sa « science » (limitée), par elle-même, constitue une accusation de mensonge (portée contre la Vérité).

On peut comprendre encore que la « nourriture » dont il s'agit est le fait même de parler constamment de mensonge (au sujet du Coran) ; c'est comme si on faisait sa « nourriture » de cet acte contestateur, et c'est dans un sens pareil qu'on dit de quelqu'un qui persiste dans le mensonge que « sa nourriture est le mensonge » (12).

---

12) Cette explication serait peut-être encore plus compréhensible si on se rappelait que le Prophète — sur lui la Paix — a dit : « Ce Coran est le festin d'Allah ! Allez à Son festin autant que vous pouvez ! » La notion de « nourriture » qui intervient ici est une indication précieuse de l'analogie de principe entre le Verbe coranique et le Verbe de la Cène christique ; l'application plus exacte au verset commenté serait la suivante : le fait de traiter de mensonge ce Verbe de la Nourriture divine c'est placer le Mensonge là où est la Vérité ; persister dans cette accusation contre le

Versets :

83. Pourquoi donc — lorsque votre âme (au moment de la mort) vous monte à la gorge
84. Et que vous jetez des regards (de tous les côtés),
85. Et Nous sommes alors plus près de tout mourant que vous ne l'êtes vous-mêmes, mais vous ne voyez pas —
86. Pourquoi donc — si vous ne devez pas être soumis à une reddition de comptes —
87. Pourquoi donc, ne la ramenez-vous pas l(l'âme) en arrière, si vous êtes véridiques ?

Commentaire d'Al-Qâchânî :

83. - 87. « Pourquoi donc — lorsque votre âme (au moment de la mort) vous monte à la gorge etc. » pourquoi ne l'en ramenez-vous pas « si vous êtes véridiques » dans votre prétention de rester (libres et maîtres de vous-mêmes) non-régls, ni dominés, ni contraints (par un pouvoir supérieur) ? Par cela on veut signifier que vous êtes en vérité sous la contrainte d'un pouvoir seigneurial et Impuissants par vous-mêmes, car autrement (c'est-à-dire si vous étiez libres et maître de votre destin) vous devriez pouvoir repousser cette chose extrêmement abhorrée : la mort.

Versets :

88. Puis, ce mort, s'il est d'entre les Rapprochés
89. Trouvera repos, arômes et jardin de délices,
90. Et s'il est d'entre les gens de la Droite,
91. « Paix sur toi ! » lui diront les gens de la Droite.
92. Mais s'il est d'entre les contestateurs égarés,
93. Il fera un séjour dans l'eau bouillante
94. Et sera aussi brûlé dans un feu intense.
95. C'est cela la Vérité certaine.
96. Célèbre donc le Nom de ton Seigneur le Magnifique !

Coran, c'est non seulement refuser d'aller au festin divin, mais le remplacer par un repas de mensonges.

Commentaire d'Al-Qâchânî :

88. - 89. « Puis, ce mort, s'il est d'entre les Rapprochés (*al-Muqarrabûn*) » — qui constituent une des trois catégories d'êtres précitées (verset 11) —, il aura le Repos de l'Arrivée au but (*Rawhu-l-Wuçûl*) au Paradis de l'Essence suprême (*Jannatu-dh-Dhât*), les Arômes (*Rayhân*) du Paradis des Attributs divins (*Jannatu-ç-Çifât*) et de leurs épiphanies joyeuses et réjouissantes, ainsi que les Délices du Paradis des Actes divins (*Jannatu na'îmi-l-Af'âl*) et de leurs saveurs.

90. - 91. « Et s'il est d'entre (les gens de la Droite) », les bienheureux et les purs, il aura le plaisir et la satisfaction de la rencontre avec les gens de la Droite qui l'accueilleront avec une salutation qui correspond à l'intégrité de la nature primordiale (*salâmatu-l-Fitrah*), à la préservation du châtiment et à l'exemption de défauts psychiques, au Paradis des Attributs (*Jannatu-ç-Çifât*).

92. - 94. « Mais s'il est d'entre (les contestateurs égarés) » les malheureux qui font opposition aux précédents dont ils nient les perfections, gens voilés par l'ignorance sotte, il aura, par en haut, le châtiment correspondant aux formes de croyance corrompues et aux obscurités de la stupidité grossière, châtiment décrit comme « descente dans une eau bouillante » (*nuzulun min hamîm*) et il aura encore, par en bas, le châtiment des formes corporelles avec leurs conséquences dans l'ordre des actes, décrit comme « brulûre dans un feu intense » (*taçliyatu jahîm*).

95. - 96. Les choses mentionnées concernant les états des trois catégories en question, et leurs conséquences, expriment la vérité de fait et la clarté d'état selon la vue directe des contemplants qui ont déjà vu la Grande Résurrection (*al-Qiyâmatu-l-Kubrâ*) et qui ont réalisé en eux-même la vérité de leur certitude et de leur vision. Et Allah est plus savant !

Traduction et notes de

M. Valsan

LES CHAPITRES "TANTRIQUES" DU TAO TE KING

Nous avions, en une précédente étude, évoqué la possibilité, pour le lecteur du *Tao-te king*, d'y découvrir en maints passages des allusions à la quête de « longue vie », tant dans son acception spirituelle que technique (1).

Nous extrayons ici, d'une traduction commentée actuellement en préparation, les principaux chapitres du *Lao-tseu* où de tels soucis se font jour. On a placé, en regard du texte, quelques précisions d'ordre étymologique, mais surtout des citations d'auteurs chinois anciens qui prolongent, confirment, commentent les formules de ce texte.

On voudra donc bien considérer ces pages comme une illustration de l'étude plus haut citée, à laquelle nous nous permettons de renvoyer le lecteur. Nous en rappellerons cependant, très brièvement, le contenu : Lao-tseu prisait-il, comme l'assure le *Lie-sien tchouan*, l'art de « nourrir le souffle », d' « acquérir l'énergie vitale et de ne pas la dépenser » ? Les chapitres 10 et 55 ci-après, lorsqu'ils traitent de la « fluidification du souffle », de l'ouverture et de la fermeture des « portes célestes », de l'enfant nouveau-né, font-ils allusion aux méthodes de contrôle de la respiration et de « circulation du souffle », de retour à l'état embryonnaire ? Peut-on relever, aux chapitres 10 et 28, des allusions à l'androgynie alchimique ? La « perfection du *tsing* », affirmée au chapitre 55 comme caractéristique de l'état embryonnaire, en est-elle la confirmation ? Faut-il suivre les commentateurs qui font du chapitre 6 une expression cryptique des méthodes « tantriques » ?

A toutes ces questions, le texte répond, nous semble-t-il, par l'affirmative. Il ne nous paraît guère hasardeux de prétendre que, si le *Lao-tseu* traite, pour l'essentiel,

(1) *Le Tao et la quête de Longue Vie*, in *Etudes Traditionnelles*, n° 406/408 (mars à août 1968).

de la « sagesse », il ne refuse pas, pour l'accès à l'immortalité, l'usage de la « méthode ». Son expression en langage « terrestre » n'est certes pas un signe de progrès spirituel ; ce n'est pas non plus une interprétation abusive : c'est le signe d'une époque, celle des Han et de leurs successeurs.

Pierre GRISON.

Atteinte
la suprême vacuité,

Hiu, vacuité : de *k'iou*, éminence, un haut plateau désert. A noter que ce « vide » n'exprime nullement l'idée de creux, mais au contraire celle de hauteur.

gardé
fermement le repos,

Tsing, repos : de *ts'ing*, couleur verte, celle de la végétation printanière, et *tcheng*, tirer en sens contraires : apaisement, résolution des contradictions. « Le repos clarifie l'eau ; bien plus encore il affine l'esprit. »

Tchouang-tseu, ch. 13

« Le cœur doit, dans le vide et la concentration, être au repos. »

Siun-t seu

les dix mille
êtres apparaissent
et je les vois s'en retourner.

Fou, retourner : de *kouo*, l'enceinte de la ville, et *tche*, aller, atteindre : (re) venir à la ville, idée de répétition, de renouvellement, de restauration, phase positive d'un mouvement alternant.

Ces êtres
prolifèrent,

Yuan, yuan, proliférer : redoublement du nom d'une rutacée très vivace.

« Le printemps s'exprime de la même façon que les pullulements. »

Tch'ouen-ts'ieou fan-lou

puis font retour
à la racine.

Kouei, retourner, appartenir à : « La mort, c'est le retour (*kouei*). »

Lie-tseu, ch. 1

« Chacun retourne, inconscient, à sa racine. »

Tchouang-tseu, ch. 11

« Par là, on fait retour à l'origine et l'on poursuit les choses jusqu'à leur fin. »

Hi-ts'eu

Or c'est repos
que le retour à l'origine.
Dans le repos,
la destinée se renouvelle ;
destin renouvelé, c'est la loi
éternelle.

« En retournant à l'origine... on revient à l'état embryonnaire. »

T'ai-si k'eou kiue

C'est en effet le symbolique *regressus ad uterum* que tentent les alchimistes : « Julai enseigne à l'homme comment entrer dans le sein maternel pour y restaurer son *ming* (destinée) et son *sing* (nature). »

Houei-ming king

« Ce que le Ciel confère, c'est la destinée (*ming*). »

Yi-king

« *Fou*, le retour, sert à la connaissance de soi. »

Hi-ts'eu

Tch'ang, loi éternelle, norme (v. aussi ch. 1 : immuable).

Connaître la loi illumine;
n'en rien savoir confond
et fait pâtir.
Saisir la loi fait tout saisir ;

Ming, lumière, illuminer : de *je*, soleil + *gue*, lune.

« Si l'on a saisi les lois de l'univers entier, la plénitude est là contenue. »

Hi-ts'eu

« C'est le fait du Sage de tout comprendre sans avoir à réfléchir. »

Tcheou Touen-yi

tout saisissant, on atteint
la sereine équité.

Kong, sereine équité : de *pa*, partager, et *seu*, le cocon du ver à soie, repliement sur soi-même, bien propre : répartition équitable, traitement égal pour tous.

L'équité rend pareil au roi ;
le roi est semblable au Ciel,
le Ciel est semblable au Tao.

Wang, le Roi : « Les trois traits horizontaux représentent le Ciel, la Terre et l'Homme, et la (verticale) qui les unit en leur centre, c'est la voie (le Tao) qui les met en communication. Cet intermédiaire, placé entre eux pour leur servir de lien et coordonner leur action, n'est-ce pas le Roi ? Le seul qui soit capable de jouer ce rôle, c'est le Roi. »

Tch'ouen-ts'ieou fan-lou

« Le Ciel est l'ancêtre, recteur des dix mille êtres ; le roi est la souche à laquelle se rattachent tous les états. »

Yi-king

Le Tao, c'est la pérennité :
que le corps disparaisse,
il ne laisse pas de cendres.

Kiou, pérennité : un homme à la démarche lente : lenteur, durée. Ce pourrait être la longévité ; la remarque ci-après lui donne le sens d'immortalité.

Le dernier vers peut se lire : « Jusqu'à la fin, pas de danger », ce qui exprime bien le sens taoïste de la circonspection :

« Son corps perdure sans souffrance ; comment subirait-il encore les outrages ? »

Tchouang-tseu, ch. 12

Mais *t'ai*, danger, se compose originellement de *tai*, ossements effrités, et de *yi*, la bouche exhalant un souffle : exhalaison des ossements. On se souviendra que les Taoïstes ayant obtenu la « longue vie » ne laissent dans leur cercueil que leur bonnet ou leurs sandales ; c'est ce qu'on appelle la « libération du corps » (*che-kiai*) :

« La libération du corps est une fausse mort. »

Yun-ki ts'i-ts'ien

Qui recèle l'ampleur
de la Vertu
est semblable à l'enfant
nouveau-né :

« Celui qui a atteint à l'union parfaite avec les êtres, aucun d'eux ne le peut blesser. »

Lie-tseu, ch. 2

la bête à venin ne le pique pas,
le fauve ne le saisit pas,
l'oiseau de proie
ne l'enlève pas ;

« Qu'on atteigne au sommet de la Vertu, le feu ne peut brûler, l'eau ne peut noyer, le froid ni le chaud ne peuvent faire tort, les fauves ni les animaux sauvages ne peuvent faire mal. »

Tchouang-tseu, ch. 17

ses os sont fragiles et
ses tendons souples,
et pourtant il retient
fermement ;

« Durant l'enfance, les énergies (*k'i*) étant concentrées, c'est la perfection de l'harmonie, les êtres ne le blessent pas... »

Lie-tseu, ch. 1

il ne connaît l'union
des sexes
et pourtant manifeste
sa virilité :

« Je vous ai dit qu'il fallait redevenir petit enfant. En se mouvant, en agissant, le petit enfant n'a pas de but, pas d'intention. »

Tchouang-tseu, ch. 23

perfection de l'essence !

Tsing, l'essence : l'élément « Eau » du composé individuel, symbolisé par les liqueurs du corps : le sang et le semen. La préservation du *tsing* est essentielle dans les pratiques de longue vie :

« Conserve ton *tsing*, tu jouiras de la longévité. »

Tchouang-tseu, ch.11

« Toutes les fois que le *tsing* est faible, on est malade, et quand il est épuisé, on meurt. »

Pao-p'ou tseu

Il vagit tout le jour
sans en être enroué :
perfection de l'harmonie !
Connaître l'harmonie
se nomme permanence ;

« Le nouveau-né vagit tout le jour sans en être enroué, tant est parfaite l'harmonie. Il saisit tout le jour mais sa main ne lâche pas, tant sa vertu est concentrée. Il regarde tout le jour, mais ses yeux ne clignent pas, car il ne s'attache pas à l'extérieur. Il marche sans but et s'arrête sans motif, allant spontanément, sans réflexion. (Etre indifférent et suivre sa nature), voilà la formule pour préserver sa vie. »

Tchouang-tseu, ch. 23

connaître l'immuable,
c'est être illuminé.
Vivre trop densément
n'est pas de bon augure,

Telles furent les qualités de Heou-tsi, le mythique Prince Millet : « Heou-tsi se mit alors à vagir ! qu'on l'entendait loin ! Qu'était forte sa voix ! Ses cris emplissaient le chemin ! »

Che-king, *Ta-ya*, 2

utiliser le souffle
est lui faire violence.
User de la puissance
fait vieillir :
c'est contraire au Tao.

Cf. ch. 10. Soumettre le souffle, *k'i*, à la volonté, c'est risquer de le figer, de le coaguler, alors que sa fluidité est nécessaire aux exercices tels *hing-k'i*, la « conduite du souffle », qui permettent d'« entretenir la vie » (*yang-cheng*) :

« Ils disent qu'en réglant le souffle on ne meurt pas... »

Wang Tch'ong

Qui s'oppose au Tao
a tôt fait de périr.

« Qui s'oppose au Ciel, il périt. »

Meng-tseu, 4, 1

Circonscris le p'o,
embrasse l'Unité :
tu éviteras ainsi la
dispersion.

Cet important chapitre apparaît comme l'exposé d'une méthode complète de réalisation spirituelle.

Le *p'o* est l'aspect *yin*, « terrestre », de l'individualité subtile, qui retourne à la terre après la mort, et y devient *kouei* (influences errantes) : « Le *p'o* est de nature *yin* ; il est la force du lourd et du trouble, il est lié au cœur corporel... Le disciple sait distiller l'obscur *p'o* jusqu'à ce qu'il se transforme en pur *yang*. »

T'ai-yi kin-houa tsong-tche

Ying, circonscrire : deux tentes, deux feux, une enceinte : un camp. Il s'agit de « maîtriser » le *p'o*, de le placer sous bonne garde.

Pao-yi, embrasser l'Un : *pao*, c'est le corps maternel enveloppant l'embryon : envelopper, contenir.

« Embrasser l'Un, c'est s'oublier soi-même et oublier les êtres, embrasser l'originel (*pao-yuan*) et garder l'Un (*cheou-yi*). »

Tchang Hong-yang

« Gardant mon Un, je me suis établi dans l'harmonie. »

Tchouang-tseu, ch. 11

Rends au souffle
sa fluidité :
tu pourras être ainsi que
l'enfançon.

K'i, le souffle vital, élément *yang* de l'individualité, le prâna hindou : « *K'i* est la plénitude de *chen* (influences d'en-haut) ; *p'o* est la plénitude de *kouei* (influences d'en-bas). »

Li-ki, ch. 21

La « fluidification » du souffle en facilite la « circulation » dans le corps, élément fondamental des techniques de longue vie : le retour à l'état de l'enfant nouveau-né peut d'ailleurs s'interpréter comme une allusion à la « respiration embryonnaire » (*t'ai-si*) :

« Lorque l'esprit vit, le *k'i*, de façon merveilleuse, se met à tourner. »

T'ai-yi kin-houa tsong-tche

Purifie-toi, chasse les fantasmagories :
tu n'auras pas de maladie.
Aime le peuple
en gouvernant l'Etat :
tu pourras renoncer
à l'action.

Hiuan-lan, fantasmagories, visions de l'obscur : *lan*, de *kien*, voir, et *kien*, se pencher sur un vase rempli : examiner les présages.

« Que votre corps tienne complètement enveloppée (*pao*) votre vitalité ; ne laissez pas les pensées et les images se former au-dedans de vous (*ying ying*). »

Tchouang-tseu, ch. 23

Ouvre et ferme les portes
célestes :
tu pourras renoncer à la
génération.

« L'un est appelé porte céleste (*t'ien-men*) »

Tchouang-tseu, ch. 23

Au quatre orients
répandant ta lumière
tu pourras renoncer
au savoir.

« Ainsi peut-il illuminer les quatre orients. »

Yi-king

L'ouverture et la fermeture des portes recouvrent les notions d'alternance, notamment dans le *Yi-king* ; « Ils nommèrent *yi* l'alternance entre ouverture et fermeture. » (*Hi-ts'eu*). Elles paraissent être, ici encore, une allusion aux techniques respiratoires, associées à la « remontée du *tsing* », de l'essence vitale : pouvoir être *wou-ts'eu*, « sans femelle » (litt. « sans poule ») peut en effet s'interpréter comme la capacité d'obtenir en soi-même l'« embryon spirituel » par l'union du *k'i* et du *tsing*, du « souffle » et de l'« essence », selon les méthodes de l'alchimie interne :

Entretenir la vie,

« Lao-tan aimait nourrir son souffle, il prisait l'art d'acquérir l'énergie vitale et de ne pas la dépenser. »

Lie-sien tchouan

produire, mais ne pas avoir,
agir sans en rien attendre,
maintenir sans jamais
diriger,
telle est la Vertu mystérieuse.

Ces formules, textuellement citées en Tchouang-tseu, ch. 19, sont attribuées par lui à Pien-k'ing.

« Ils savent agir, mais non pas amasser. »

Tchouang-tseu, ch. 20

« Il en est dont on dit qu'ils maintiennent l'ordre sans gouverner, qu'ils inspirent confiance sans parler, qu'ils font que tout marche sans s'ingérer... »

Lie-tseu, ch. 4

« Il est ainsi, lointain en son être, mais plein d'amour en ses actions. »

Wen-jen tchouan

« Intentionnellement, atteindre la non-intention. »

T'ai-yi kin-houa tsong-tche

L'Esprit de la Vallée ne
périt pas ;

Kou-chen, l'Esprit de la Vallée :

Kou, de *pa*, séparer, et *k'eou*, bouche, ouverture : ravin, passage pour l'écoulement des eaux, donc aussi la source. Le symbolisme « aquatique » peut être rapporté aux commentaires cités plus bas, relatifs aux pratiques de « longue vie ».

Chen, de *che*, les influences descendant du Ciel, et *chen*, l'expansion alternante du *yin* et du *yang*, primitivement figurée par la double spirale : manifestation dans le cosmos des influences d'En-haut.

on le dit être la Femelle
obscure.

Hiuan-p'in, Femelle obscure :
Hiuan, fil teint, couleur foncée, bleu-noir, pers :
« Le ciel est bleu-noir (*hiuan*) »
Tchong Kang-tchong.
P'in, de *niou*, le taureau, et *pi*, faire face, faire la paire : c'est la vache, symbole de la Mère universelle ; sa couleur noire est le signe de l'indistinction primordiale :
« *K'ouen* (le principe passif) agit dans la vache ».
Chouo-koua

De l'obscure Femelle,
l'ouverture
est la racine du Ciel et
de la Terre.

Men, ouverture : une porte à deux battants ouverts.
Ken, racine : c'est *mou*, l'arbre, et *ken*, se retourner, regarder d'en-haut : l'origine.

Ténue et continue,
elle dure,
elle sert et
jamais ne s'altère.

Mien mien, ténue et continue : redoublement de *mien*, un fil de coton retordu : idée de ténuité et de continuité du coton qu'on file.

Ce mystérieux chapitre comporte plusieurs sens superposés, dont deux apparaissent à l'évidence : celui de l'élaboration cosmique, celui des méthodes de réalisation individuelle. D'innombrables commentaires, tirons ces quelques passages :

« Production et transformation sont spontanées ; spontanés sont la substance et la forme, l'intelligence et l'énergie, l'action et le repos. Dire que sont produits et transformés la substance et la forme, l'intelligence et l'énergie, l'action et le repos, c'est errer. »
Lie-tseu, ch. I.
(qui attribue le texte du chapitre à Houang-ti, le Premier Empereur).

« Le caractère *kou* sert de symbole caché au ventre, siège du *houen* et du *p'o* (les esprits vitaux)... « L'Esprit de la Vallée ne périt pas ; on le dit être la Femelle obscure » veut dire que celui qui possède le Tao sait attirer et diriger le souffle primordial au milieu du ventre, et de ce fait il peut vivre longtemps, paisible et obscur... Le chapitre traite de la formation de l'Embryon spirituel par le procédé de la rétention du souffle... »
Yang Chang.

« Jong Tch'eng-kong... connaissait parfaitement la pratique de « réparer et conduire » (pratique sexuelle taoïste devant conduire à la longue vie) ; il puisait l'essence dans la Femelle obscure ; son principe était que les esprits vitaux qui résident dans le Val ne meurent pas, car par eux s'entretient la vie et se nourrit le souffle. »

Lie-sien tchouan

« Lorsqu'on est entré en méditation, « les esprits sont dans la Vallée ». On y entend parler des hommes comme s'ils étaient éloignés de quelques centaines de pas... On les entend constamment, on ne s'entend pas soi-même. C'est ce qu'on nomme la présence des esprits dans la Vallée. »

T'ai-yi kin-houa tsong-tche

Se connaître viril, préserver
en soi la féminité,
c'est être la vallée du monde.
Etant le val du monde,
l'immuable Vertu n'est pas
dispersée,

Litt. « se connaître coq et se garder poule. » Outre l'interprétation immédiate selon laquelle « la femelle a le pas sur le mâle » (ch. 61), et « le faible a raison du fort » (ch. 78), ces cinq premiers vers peuvent se comprendre en termes d'« alchimie interne » (cf. ch. 6 et 10). L'« immuable Vertu » (*tch'ang-te*) s'identifie alors à la puissance vitale. Texte cité en Tchouang-tseu :

« Lao-tseu dit : se connaître viril, préserver en soi la féminité, c'est être le ravin du monde. Connaître ses blancs, préserver ses noirs, c'est être la vallée du monde. »

Tchouang-tseu, ch. 33

on revient à l'état
de l'enfant nouveau-né.

« Etes-vous capable d'embrasser l'Un ?... Etes-vous capable de redevenir petit enfant ? »

Tchouang-tseu, ch. 23

« Après que le principe vital *tsing* et l'esprit *chen* se sont unis, le nouveau-né connaît le secret des choses. »

Tcheou Touen-yi

Connaître ses blancs,
préserver ses noirs,
c'est être la norme du monde.

Che, norme : *yi*, une fiche, et *kong*, l'équerre, l'œuvre qu'elle sert à réaliser : ouvrage, action conformes aux directives reçues : modèle, règle.

Etant norme du monde,
l'immuable Vertu n'est
pas déviée,
on revient à l'état
du Sans-faîte.
Connaître sa faveur,
préserver sa disgrâce,
c'est être la vallée du monde.

Wou-ki, sans-faîte : *ki*, c'est le radical du bois, plus *ki*, aboutissement de l'activité déployée entre ciel et terre, apogée : la poutre faîtière. *T'ai-ki*, le suprême faîte, n'est pas différent de *T'ai-yi*, le Suprême-Un : c'est l'Etre indifférencié, « antérieur » au Ciel et à la Terre. *Wou-ki* est le Non-Etre, « antérieur » à l'Etre.

« *Wou-ki* et *T'ai-ki*. Le *T'ai-ki* se meut et produit le *yang*... »

T'ai-ki t'ou chouo

Etant le val du monde
l'immuable Vertu est alors
à son comble,
on fait retour à l'état du
bois brut.
Mais du tronc débité
sont tirées toutes choses :

« Renonçant aux artifices (aux ciselures, aux incrustations), il fit retour à l'état du bois brut (*p'ou*), se ferma aux événements du siècle, et demeura concentré en Un jusqu'à la fin. »

Lie-tseu, ch. 2

La logique de la comparaison conduit à rendre par « bois brut » et par « tronc » le caractère *p'ou* (naturel, simplicité), dont c'est le sens original : le radical du bois + *p'ou*, ramasser des branches en fagot : le bois à l'état de nature.

le Sage, s'il s'en sert,
devient Grand officier,
taille donc à grands coups,
mais ne détaille pas.

Tche, tailler : entailler un grand arbre (*wei*) avec un outil tranchant (*tao*). *Ko*, détailler : blesser, découper (*hai*) avec un outil tranchant (*tao*).

Toute la nuance entre l'abattage du grand arbre et son débitage en menus morceaux : l'action du Sage est globale et s'exerce de haut ; elle ne se soucie pas du détail (cf. en Lie-tseu, ch. 5, le merveilleux sabre de Lai-tan qui traverse sans diviser).

« Embrasser, c'est grande connaissance ; distinguer, c'est petite connaissance. »

Tchouang-tseu, ch. 2

« L'autorité relève du Souverain, l'examen des détails relève des ministres. »

Tchouang-tseu, ch. 13

LES LIVRES

Louis-Claude Vincent : *Le Paradis perdu de Mu*, Marsat 1969 (Ed. de la Source). « Le Paradis perdu de Mu » : voilà un titre bien alléchant ; mais qu'y a-t-il derrière la façade ? Il suffit d'ouvrir le livre à la première page pour être fixé. Nous lisons : « Preuves d'existence et d'engloutissement de l'immense continent anté-diluvien du Pacifique ». Ce continent hypothétique aurait donc été, jusqu'au Déluge, le siège du Paradis ! Ce n'est pas cela que nous dit la Bible, bien au contraire, puisqu'avant le Déluge il n'est plus question que de « corruption du genre humain » : le Paradis était bien loin !

Le préambule de l'ouvrage nous livre la clef du mystère. Nous apprenons ainsi que cette histoire de « Mu » a été inventée par un ancien colonel de l'Intelligence Service aux Indes, le colonel Churchward, lequel disait tenir sa documentation du grand-prêtre d'un temple hindou dont le nom est inconnu ; ensuite ledit colonel aurait trouvé au Tibet une carte de l'ancien continent de Mu « d'après un document remontant à 20.000 ans ». On peut en conclure, sans grand risque de se tromper, qu'il s'agit là, avec cette histoire de « Paradis perdu » d'un roman fantaisiste du genre « Le Troisième œil » ; et les auteurs cités par M. L.-C. Vincent dans la bibliographie de son livre : Georges Barbarin et H.-P. Blavatsky (La Science Secrète) ne peuvent que nous confirmer dans cette idée qu'il s'agit, avec « Le Paradis perdu de Mu », d'une œuvre d'imagination d'inspiration théosophiste (1).

Cela dit, je rappellerai que la fin, cataclysmique, de l'Age d'Or (ou du Paradis terrestre), se situe 26.000 ans environ avant le Déluge, soit vers 37.000 av. J.-C. Ensuite, 13.000 ans plus tard, soit 24.000 av. J.-C., un nouveau cataclysme disloquait le continent austral de Gondwana qui avait vu la race noire parvenir à son apogée ; après quoi ce sera au tour de la race rouge d'entrer en scène sur le continent occidental de l'Atlantide et d'y prospérer jusqu'au Déluge (11.000 av. J.-C.). Depuis cette époque c'est la race résultée du mélange des restes de la race blanche, d'origine nordique, et de ceux de la race rouge, qui a pris le relai.

Gaston GEORGEL.

---

(1) « Il y a aussi une autre histoire de « tablettes préhistoriques » supposées provenir du continent disparu de *Mu* (autrement dit la Lémurie), qui est également d'origine anglaise et qui ne paraît guère moins sujette à caution ». R. Guénon : recension d'un article de Georges Barbarin, *E.T.* juin 1937.

Jean Bernard, *Le Compagnonnage*, rencontre de la jeunesse et de la tradition (Presses Universitaires de France, 620 p., 1972).

On sait que René Guénon avait reconnu dans le Compagnonnage une des rares institutions initiatiques encore vivantes — hélas, au seul sens professionnel — dans le monde d'aujourd'hui. En 1900, dans son livre sur ce même sujet, Martin Saint-Léon supposait que cette institution était en agonie. Or, en 1972, quinze maisons, qui accueillent chaque année plus de mille apprentis, donnent à cette prophétie le plus brillant démenti. Cette résurrection est due en grande partie à M. Jean Bernard, fils du sculpteur Joseph Bernard et lui-même compagnon tailleur de pierre. Depuis 1940, et suivant une préparation antérieure il n'a cessé avec une continuité admirable de ranimer ce corps défaillant. Un des moyens les plus efficaces de son activité a été la revue mensuelle *Compagnonnage*, dont les éditoriaux écrits par lui forment, après un choix sévère et un classement logique, la substance de ce livre.

On y suit sous tous ses aspects la vie du Compagnonnage d'aujourd'hui, ses positions, ses structures, son développement et son avenir. On y analyse la position du Compagnonnage devant les événements politiques et son action au cœur de l'homme même, son apport au monde ouvrier où il a réussi à s'insérer. Enfin dans une dernière vision, qui touche de plus près encore au rôle du travail dans son ultime réussite, l'auteur nous expose ce que la beauté et la pensée doivent à la main de l'homme.

L. BENOIST.

ERRATA

N° 430, *mars-avril* 1972 :

P. 60, deuxième alinéa, l. 8, lire : devoir être déclarées.

N° 431, *mai-juin* 1972 :

P. 102, les lignes 4 et 5 du bas du texte doivent être placées en ordre inverse ; lire donc ainsi :

...Dans le Sânkhiya de l'Inde, c'est celle de *Purusha* et de *Prakriti* ; chez Aristote c'est celle de l'acte pur et de la puissance pure. Ces deux principes complémentaires ont leur expression relative, etc.

P. 103, deuxième l. du bas, lire : à ces deux genres.

P. 115, l. 24, lire : soit faux.

P. 116, l. 8 de la note, lire : que Dieu.

P. 117, quatrième l. du bas, lire : perversité.

P. 118 : mettre trois astérisques entre les alinéas.

P. 122 : mettre trois astérisques entre les alinéas.

P. 129, quatrième et troisième l. du bas, lire : la nature des choses, à laquelle rien n'échappe en fin de compte ; son fondement est aussi...

N° 432-433, *juillet-août et septembre-octobre* 1972 :

P. 148, onzième l. du bas, lire : le terme.

P. 160, sixième et cinquième l. du bas, lire : d'obéissance ; puis viennent, à partir de la conversion, les...

P. 168, dernière l. du texte, biffer : du reste.

P. 202, l. 7, au lieu de : Kaballe
lire : Kabbale

P. 208, l. 13, au lieu de : bassin des 4 prêtres,
lire : bassin des prêtres